BnF Gallica

Les quatre saisons littéraires.

Printemps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Desfontaines, François-Georges (1733-1825). Auteur du texte. Les quatre saisons littéraires. Printemps. 1785.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Y. 6131. (159)
GB. 1.

l'Envoi est différent.

LES QUATRE SAISONS LITTÉRAIRES.

PRINTEMS.

D III N° 2968
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

A PARIS,
Chez le Rédacteur, rue St-Benoît, N°. 16.
Et chez CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne.

M DCC. LXXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Ye
12093-94

A V I S.

Le petit Ouvrage que nous offrons au Public, eſt un Recueil Littéraire qui ſe renouvellera à chaque Saiſon de l'Année. Le *Proſpectus* qui l'a déjà annoncé, en fait connoître avec détail, la nature & l'objet. Nous nous bornons à dire ici que chaque Volume contiendra 1°. quelques Chanſons des plus piquantes & des plus nouvelles. 2°. Quelques Poéſies fugitives choiſies, & par conſéquent en petit nombre. 3°. Quelques Morceaux de Proſe, tels que Contes, Diſſertations, Diſcours, Diſcuſſions Littéraires, &c. Nous avons cru que de la Proſe variée & d'un bon goût, à la ſuite de Poéſies légères, donneroit un nouveau prix à ce Recueil. 4°. Enfin la Nomenclature des Ouvrages en Vers & en Proſe qui auront paru dans la Saiſon précédente.

Nous prévenons qu'on pourra retrouver dans ce premier Volume quelques Pièces de Vers qui ont paru dans les Recueils de l'Année ; & cela ne peut être autrement, puiſque celui-ci étoit lui-même deſtiné à paroître au

commencement de cette Année : mais on s'appercevra aisément qu'elles sont en très-petit nombre ; & nous croyons qu'on s'appercevra également que les pièces qui composent presque tout l'Ouvrage, & qui n'étoient point connues du Public, méritent de l'être.

Chaque Volume paroîtra régulièrement à chaque Saison, c'est-à-dire, le 21 Mars pour le Printems, le 21 Juillet pour l'Été, &c.

Les Personnes qui désireront faire insérer quelques Pièces dans ce Recueil, voudront bien les envoyer *port franc* à M. DESFONTAINES DE LA VALLÉE, Propriétaire & Rédacteur de l'Ouvrage, rue St-Benoît, N°. 16.

L'Ouvrage se trouve à la même adresse. Le prix de chaque Volume est de 1 livre 10 sols. La Collection de l'Année qui sera de quatre Volumes, se payera 6 livres. Les Personnes qui voudront se la procurer, sont priées de faire passer cette somme au Rédacteur, qui se chargera d'envoyer chaque Volume à l'époque où il doit paroître, *port franc*, soit en Province, soit à Paris.

LES

LES QUATRE SAISONS LITTÉRAIRES.

CHANSONS.

PORTRAIT DE L'INDIFFÉRENCE.

A Madame la Marquise de C....

AIR: *Avec les Jeux, &c.*

Vous savez peu s'il est fidèle
Ce portrait fait de souvenir :
D'où connoîtrez-vous le modèle ?
A vos yeux il ne peut s'offrir :

Mais vous devez de l'indulgence
Bien plus qu'un autre à mes chanſons ;
Comment peindre l'indifférence
Quand vous briſez tous mes crayons ?

*

Elle ſait, aimable & légère
En riant triompher d'un cœur :
Mieux qu'amour, elle a l'art de plaire,
L'amour bien ſouvent eſt boudeur ;
Peut-être eſt-elle un peu coquette,
Mais vivre avec elle eſt ſi doux,
Qu'en y penſant je la regrette,
Elle a tant de choſes de vous.

Par M. le Comte L. DE N.....

CHANSON
SUR LA COQUETTERIE.

Je ne veux plus aimer Annette
Ses yeux me font trop de rivaux,
Mon ame eſt toujours inquiète,
Jamais mon cœur n'a de repos;
J'entrevois juſqu'en ſa conquête
Bien moins de plaiſirs que de maux.

*

Elle a la mine ſi coquette,
Le regard ſi doux, ſi flatteur,
Que chacun de nous l'interprète
Et l'interprète en ſa faveur;
J'aimerois cent fois mieux qu'Annette
Vous traitât tous avec rigueur.

*

Sans doute elle ſera fidèle
A qui pourra toucher ſon cœur,

Mais ſon regard dépend-il d'elle ?
En ſera-t-il moins ſéducteur ?
Non : qu'elle ſoit tendre ou cruelle ;
Je veux la fuir pour mon bonheur.

*

Je dois toujours aimer Annette
Me dit mon cœur en ce moment ;
Les torts que ton eſprit lui prête,
Sont ce qu'elle a de plus charmant :
Qu'elle aime ; elle ſera parfaite,
Et je l'adore en attendant.

Par M. le Comte DE MONT.....

CHANSON.

AIR : *L'avez-vous vu mon Bien-aimé.*

DANS mon printems tous les paſſans
Me parloient de tendreſſe,
Mais à préſent
D'aucun amant
Je ne ſuis la maitreſſe,
J'ai fait naître tous les déſirs,
J'ai goûté de tous les plaiſirs :
Que ces beaux jours
M'ont paru courts !
J'ai ceſſé d'être femme :
Nos ſentimens
Sont dans nos ſens,
Et nos ſens ſont notre ame.

Par Madame la Marquiſe de BOUF....

RÉPONSE

De Mademoiselle ARN...

CONSOLEZ-VOUS dans vos vieux ans
De quitter la tendresse ;
L'emploi du tems
Vaut des amans,
La vaine & folle ivresse.
Qui n'a pas connu les plaisirs
De l'amitié, les doux loisirs,
N'a rien connu,
N'a pas vécu,
Ignore encore son ame ;
Nos sentimens
Valent nos sens
Quoiqu'en dise Madame.

CHANSON.

Attrapez-nous de même.

AIR: *Et bon, bon, bon, que le vin eſt bon, &c.*

L'HISTOIRE que je fais ici
N'eſt pas un Conte d'aujourd'hui,
Meſſieurs c'eſt une antique :
D'autres l'ont fait, je le ſais bien,
Mais d'être original en rien
Jamais je ne me pique,
Pourvu que j'entende à la fin
Chacun répéter ce refrein,
Et bon, bon, bon, le trait eſt fort bon,
Je nargue la critique.

*

C'eſt Vulcain que je vais chanter :
Mes amis, je veux vous conter
Les amours de ſa femme.
Portant mouſtaches, baudrier,
Et jurant comme un grenadier,

Mars attendrit ſon ame.
Les intrigues de garniſon,
Dès ce tems étoient du grand ton.
Et bon, bon, bon, l'uſage eſt trop bon,
Pour qu'ici je le blâme.

*

Lorſque le forgeron des Cieux
Pour forger la foudre des Dieux
Se mettoit à l'ouvrage,
Mars qui dans une alcove étoit,
Tandis qu'il étoit chaud, battoit
Le fer avec courage;
Il battit tant que le mari
Un beau jour vit ſa femme qui....
Et bon, bon, bon, je ſerois bien bon
D'en dire davantage.

*

Je crois qu'ils ſe mocquent de moi
Dit le bonhomme; ſur ma foi
Ils me la paieront chère:
Soudain il ſe mit à forger
Un rets d'acier pour y loger

Notre couple adultère.
Dans ſa boutique il l'eſſaya,
Et tout glorieux s'écria :
Et bon, bon, bon, le ſecret eſt bon,
Quel nom ça va me faire!

*

Mars y revint le lendemain;
Tout étoit dreſſé par Vulcain,
Au fond de la ruelle :
Un mouvement un peu trop fort
Crac... fit débander le reſſort,
Voilà Mars & ſa belle
Embarraſſés dans le lien :
Vénus ne s'étonna de rien,
Et lui dit bon, le moyen eſt bon,
Pour te rendre fidèle.

*

Le Vulcain qui guettoit auprès,
Monta tout fier de ſon ſuccès
Chez Jupiter ſon pere.
Les Dieux s'y raſſemblèrent tous;
Meſſieurs, dit-il, venez chez nous

Voir une belle affaire.
Si vous doutez de mon talent,
Je vais vous forcer à l'inſtant
De chanter bon, l'ouvrage eſt très-bon,
On ne peut pas mieux faire.

*

Les Dieux deſcendent chez l'époux,
Et le filet leur cauſe à tous
Une ſurpriſe extrême,
On dit que Vénus rougiſſoit;
Mais, fatigué de ſon lacet
Mars étoit un peu blême:
Alors les Dieux de s'écrier:
Vous êtes un grand ouvrier,
Et bon, bon, bon, le piége eſt fort bon,
Attrapez-nous de même.

Par M. PERES D'UXO.

COUPLET

Pour Madame.....

AIR : *Mon honneur dit, &c.*

Sous son fichu quand le désir s'égare,
Que de trésors il lui faut adorer !
Quand du fripon trop d'ivresse s'empare,
Que de refus il lui faut dévorer !
J'acheverois de sa beauté céleste,
Si je l'osois, le fidèle tableau,
Mais ma Vénus moins belle que modeste
A sa ceinture arrête mon pinceau.

COUPLETS

A Madame la Maréchale de Lux....., en lui envoyant des Bouts rimés que l'Auteur avoit rempli.

AIR : *De Joconde.*

A de vaines difficultés
Qu'un bon esprit évite,
Je suis surpris que vos bontés
Trouvent quelque mérite.
Les tours de force sont proscrits
Par ces graces légères,
Dont les préceptes sont inscrits
Dans toutes vos manières.

*

A l'empire des agrémens,
Soumettre les années,
Conserver les fleurs du printems
Sans qu'elles soient fanées,

Ce ſont là des difficultés
Qu'il ſeroit beau d'abbattre,
Lux.... vous les ſurmontés
Sans l'air de les combattre.

Par M. le Marquis DE MONTES....

COUPLETS

A Madame la Princeſſe de Beau.... en lui donnant un chapeau à l'Angloiſe, une canne & des ſouliers plats pour la promenade : le tout en parfilage.

AIR : *De Joconde.*

VOTRE ſaine raiſon Beau....
Votre ame libre & fière
Vous ont mérité le *chapeau*
Des beautés d'Angleterre,
Et des enchantemens ſi doux
Que l'univers regrette,
Le deſtin fait à vos genoux
Retrouver la *baguette*.

Ces deux *ſouliers plats* vous rendront
La marche prompte & sûre ;
Pieds nuds, les Grâces vous ſuivront
Malgré votre chauſſure :
Mais l'Amour doit être irrité
De la forme nouvelle,
Car ce Dieu tire vanité
Des faux pas d'une belle.

Par feu M. DE L'ISLE.

COUPLET

Sur un défi de Rimer en oncle.

AIR : *Que ne suis-je la Fougère.*

On veut que je rime en *oncle*,
Plaignez ma condition ;
Rime en *oncle* ne fut *onc le*,
Refrein d'aucune chanson.
Pour finir, je prendrai d*onc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus dans mon *oncle*
De rime que de raison.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

COUPLETS

*A Madame de * * *, pour le jour de sa Fête*

AIR : *Un matin je vis au Hameau.*

DANS ma légende, de tout tems,
Madelon fut mise à la tête ;
Je veux aujourd'hui par mes chants
Tâcher de célébrer sa fête,
Et vous dédier ma chanson,
Vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

*

La Sainte avoit des yeux fripons,
Le teint beau, la taille élégante,
De jolis pieds, des cheveux blonds,
Certaine mine appétissante :
Vous ressemblez à Madelon,
Vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

*

De notre précepte divin,
Elle faisoit sa loi suprême,

Madeleine aimoit ſon prochain ;
Autant & bien plus qu'elle-même.
Il faut imiter Madelon,
Vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

*

Elle faiſoit quelques péchés ;
Car le juſte n'en eſt pas quitte,
Mais ſi jolis & ſi cachés
Qu'on les lui pardonnoit bien vîte :
Péchez donc comme Madelon,
Vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

*

Mais Madeleine avant vingt ans,
De ſes péchés eut repentance :
Belle, péchez de tems en tems,
Mais faites-en la pénitence,
Un peu plus tard que Madelon,
Vous qui portez, vous qui portez ce joli nom.

Par M. le Marquis de G....

AMBASSADE

De M. le Chevalier DE BOUFLERS.

AIR: *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

ENIVRÉ du brillant poste
Que j'occupe récemment,
Dans une chaise de poste
Je me campe fièrement :
Et je vais en Ambassade
Au nom de mon Souverain,
Dire que je suis malade,
Et que lui se porte bien.

*

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La Princesse boursouflée,
Au lieu d'une, en avoit deux ;
Et son Altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais

Que j'euſſe ſur mon viſage
La moitié de ſes attraits.

*

Princeſſe, le Roi mon maître
M'a pris pour Ambaſſadeur ;
Je viens vous faire connoître
Quelle eſt pour vous ſon ardeur.
Quand vous ſeriez ſous le chaume,
Il donneroit, m'a-t-il dit,
La moitié de ſon Royaume
Pour celle de votre lit.

*

La Princeſſe à ſon pupitre,
Compoſe un remerciment :
Elle me donne une épître
Que j'emporte leſtement,
Et je m'en vais dans la rue
Fort ſatisfait d'ajouter,
A l'honneur de l'avoir vue
Le plaiſir de la quitter.

*

SUITE.

AIR : *Ne vla-t-il pas que j'aime.*

De ces beaux lieux en revenant
Je quitte l'Excellence,
Et je reçois pour traitement
Cent vingt livres de France.

ÇA N'SE FAIT PAS SANS MALICE.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

UN jour Tircis tout plein de feu
Qu'il reſſent pour Nicette,
S'apprête à lui faire un aveu
De ſa flamme ſecrette :
Mais la bergère finement,
En parlant de Clarice,
Se raille d'un tendre tourment,
Et non pas ſans malice.

*

Le voilà tout déconcerté
Il ne ſait plus que dire,

Car il craint d'être rebuté ;
S'il conte ſon martyre,
L'amour qui met tout à profit,
Et qui voit rire Nice,
Lui ſouffle, que fille qui rit
Ne rit pas ſans malice.

*

Tircis alors ſans biaiſer,
Jure à Nice qu'il l'aime,
Et pour preuve cueille un baiſer
Dans ſon ardeur extrême :
Nice prend un air interdit,
Joue au mieux la novice :
Mais c'eſt en vain ; quand on rougit,
Rougit-on ſans malice ?

*

La belle, l'eſprit agité
D'une crainte ſubite,
Pour mieux ſe mettre en ſûreté,
Vers le bois prend la fuite :
Tircis, comme de raiſon, ſuit
Bientôt les pas de Nice,

Car vers un bois fille qui fuit,
N'y fuit pas ſans malice.

*

La bergère tout en courant
Dans ſa fuite troublée,
Chancèle ; un tertre gazonnant
La reçoit eſſoufflée.
Tircis ne ſe dépêche pas
De relever ſa Nice :
Fille qui cheoit en pareil cas,
Ne cheoit pas ſans malice.

CHANSON.

AIR : *Du Barbier de Séville.*

DANS l'univers, après avoir fait rage,
Ce Dieu ſi mal adoré dans Paris,
S'en revenoit à la Cour de Cypris,
Un peu roué, mais c'étoit du voyage.

*

Tout fier des cœurs qu'il menoit à ſa ſuite
Et ſe riant de leur cruel chagrin,
Il voyageoit & voyageoit grand train :
Car de nos jours il aime à marcher vîte.

*

A demi nue en ce moment Glicère,
Tu te jouois dans le cryſtal de l'eau :
L'Amour heureux eſt ſouvent ſans bandeau ;
Il t'apperçut, il oublia ſa mère.

*

De tous les cœurs qu'il menoit à Cythère,
La troupe alors vint embellir ta cour :
Que je voudrois pouvoir comme l'Amour,
En avoir mille à t'offrir, ma bergère !

Par M. le Comte L. DE N.....

ENVOI

D'un Mouton de Normandie à Madame De...

AIR : *Du haut en bas.*

C'EST mon mouton,
Que tout entier je vous dédie,
C'eſt mon mouton;
Collet, gigot, tout en eſt bon;
Et ſi quelqu'un de Normandie
N'a jamais menti de ſa vie,
C'eſt mon mouton.

*

Pour un mouton,
Une bergère devient tendre,
Pour un mouton,
Plus d'un cœur s'eſt rendu dit-on;
Mais le vôtre eſt loin de ſe rendre;
En amour on ne peut le prendre,
Pour un mouton.

*

CHANSON.

CHANSON
SUR LE DETTES.

AIR : *On compteroit les Diamants.*

De L... ſuivant les leçons,
Je fais des chanſons & des dettes ;
Les premières ſont ſans façons
Mais les ſecondes ſont bien faites.
C'eſt pour échapper à l'ennui,
Qu'un homme prudent ſe dérange ;
Quel bien eſt ſolide aujourd'hui ?
Le plus ſûr eſt celui qu'on mange.

*

Eh ! qui ne doit pas maintenant ?
C'eſt la mode la plus conſtante,
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers ſe vante ;
Envain ces derniers ſont mutins,
Jamais leur nombre ne m'effraye :
Ils reſſemblent tous aux Catins,
Plus on en a, moins on les paye.

Le courtiſan *doit* ſa faveur
A quelque machine ſecrette ;
La coquette *doit* ſa fraîcheur
A quelques heures de toilette ;
Tout s'emprunte juſqu'à l'eſprit ;
Et c'eſt, dans ce ſiècle volage,
Ce qu'on a le plus à crédit,
Et ce qui s'uſe davantage.

*

Mais avec un peu de gaieté,
Tout s'excuſe, tout paſſe en France :
Dans le ſein de la volupté,
Peut-on ſonger à la dépenſe ?
Vieux parens envain vous prêchez,
Vous êtes d'ennuyeux apôtres,
Rappellez-vous vos vieux péchés,
Vous ſerez plus doux pour les autres.

Par M. le Marquis DE CHAMPC....

CHANSON

SUR L'AMITIÉ.

QUAND Jupiter fit la terre,
Fit le ciel, enfin fit tout,
Il montra dans cette affaire
Beaucoup d'esprit & de goût;
Par sa science profonde,
A peine il eut fait le jour,
Que pour mieux peupler le monde,
Il imagina l'Amour.

*

Bientôt il fit la Sagesse
Qu'il tira de son cerveau;
Elle étoit d'une tristesse!
C'étoit l'ennui peint en beau;
Lorsqu'un jour cette Déesse,
(Ce fut par oubli, dit-on,)
Voit l'Amour & le caresse,
Ah! quelle distraction!

Dieu qui ſentit ſa mépriſe,
Craint que la divinité
Ne faſſe quelque ſottiſe
Qui l'eût fort déconcerté :
Par prudence ou par fineſſe,
On dit même par pitié,
Pour occuper la Sageſſe,
Il inventa l'Amitié.

Par M. le Vicomte DE SEG.

POESIES DIVERSES.

POESIES DIVERSES.

AU ROI DE PRUSSE

Qui avoit écrit à M. D'ARNAUD *une Pièce où étoient ces Vers :*

Déjà l'Appollon de la France,
S'achemine à ſa décadence, &c.

EH ! quoi dans vos galans écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adoleſcence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence !

Je touche à mes ſoixante hivers,
Lorſque tant de lauriers divers
Décorent votre jeune tête,
Grand Prince, il n'eſt pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées,
Que déjà l'envie & le tems
Ont de leurs déteſtables dents,
Sur mon front à demi rongées.

. . . . . .

Et quelle tendreſſe eſt la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorſque vous careſſez de l'autre.
L'eſprit baiſſe, les ſens glacés
Cèdent au tems impitoyable,
Comme des convives laſſés
D'avoir trop longtems tenu table;
Mais le cœur eſt inépuiſable,
Et c'eſt vous qui le rempliſſez.

Par Voltaire. (1)

---

(1) Cette Pièce & les cinq ſuivantes ne ſe trouvent dans aucune des éditions de Voltaire, qui ont paru juſqu'à préſent.

Sur le Serein de Mademoiſelle de RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour ; non, j'appartiens aux
Grâces :
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

Par le même.

IMPROMPTU
SUR M. TURGOT.

JE crois en Turgot fermement :
Je ne ſais pas ce qu'il veut faire,
Mais je ſais que c'eſt le contraire,
De ce qu'on fit juſqu'à préſent.

Par le même.

Sur M. l'Abbé DE LA BLÉTRIE, *qui disoit que Voltaire avoit oublié de se faire enterrer.*

JE ne prétends point oublier
Que mes œuvres & moi nous avons peu de vie ;
Mais je suis très-poli, je dis à la Blétrie
Ah! Monsieur, passez le premier.

Par le même.

*A M. ***, Italien, qui donnoit la préférence à la Langue Italienne sur la Langue Françoise, dans un Ouvrage écrit en François.*

ETALEZ moins votre abondance,
Votre origine & vos honneurs :
Il ne sied pas aux grands Seigneurs
De se vanter de leur naissance.

*

L'Italie instruisit la France ;
Mais, par un reproche indiscret,

Nous ſerions forcés à regret
A manquer de reconnoiſſance.

*

Dès longtems ſortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'eſt plus fait pour nous.

*

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage,
Puiſqu'il eſt embelli par vous,
Ceſſez donc de lui faire outrage.

*

L'égalité contente un ſage,
Terminons là notre procès.
Quand on eſt égal aux Français,
Ce n'eſt pas un mauvais partage.

Par le même.

A une Dame dont le Mari étoit Borgne.

Io, ſans avoir l'art de feindre,
D'Argus a trompé tous les yeux :
Nous n'en avons qu'un ſeul à craindre
Pourquoi ne pas nous rendre heureux ?

Par le même.

FABLE.

LE SINGE.

D'où vient qu'on fait toujours ce qu'on voit faire
aux autres ?
Leurs moyens, leurs ſecrets ſont-ils auſſi les nôtres ?
L'exemple eſt-il donc une loi ?
Ne peut-on ſans modèle agir, parler, ſe taire ?
Je voudrois que chacun fût ſoi,
Eût ſon air naturel, ſon ſtyle, ſa manière.
Vous voulez faire comme moi !
Mais ce qui m'a ſervi peut vous être contraire ;

J'échouerois à mon tour, où vous réussissés.
Il me vient là-dessus un trait assez risible
Qu'on m'a conté ces jours passés ;
Il sera de mon dire une preuve sensible.

JACQUOT, singe le plus bouffon,
Qu'ait jamais produit le Potose,
De son maître étoit l'espion,
Et le vrai singe en toute chose.
A prendre ses façons il s'étoit attaché
Si bien, que qui voyoit le drôle,
Hors le pourpoint & la parole,
Voyoit son maître tout craché.
Par malheur pour sa singerie
L'animal vit un jour notre homme se raser :
Ce fut assez pour s'aviser
De passer aussi son envie.
Il se croyoit en droit, ayant barbe au menton,
De la couper tout comme un autre.
L'homme à peine est sorti, que notre bon apôtre,
D'un grand linge affublé, barbouillé de savon,
Ayant fait mainte simagrée,
D'une main qu'il croit assurée,

Appliquant le rasoir, se coupe le sifflet
Tout net.
Mon singe tombe, il agonise,
Et périt dans son sang qui s'échappe à grands flots :
Le monde rit de sa sottise :
Ce monde là pourtant fourmille de Jacquots ;
J'en connois à la Cour, j'en ai vu dans l'Armée,
Le Parnasse en est plein, la Ville en est semée ;
Aucuns ont réussi, mais il en est beaucoup
Qui, tout comme le mien se sont coupé le cou.

Par feu M. DE LISLE.

F A B L E

LA ROSE ET LE TOURTEREAU.

A Madame la Princesse D'*H.... après sa petite vérole.*

L'AIMABLE fille du Printems,
La Rose à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amans
Un Etourneau du voisinage :

Sans regret il avoit quitté
De ſes freres la troupe errante,
Pour ranger ſon ame inconſtante
Sous l'empire de la beauté.

Perché ſur un buiſſon d'épine
Où la Roſe tenoit ſa cour,
Il ne ceſſoit à ſa voiſine
De jurer un fidèle amour.

Mille autres amans lui dit-elle,
Chaque jour m'en jurent autant;
Mais ſi je ceſſois d'être belle
Aucun d'eux ne ſeroit conſtant.

Ah! dit l'oiſeau, vous verriez naître
En moi des feux toujours nouveaux;
J'oſe en prendre à témoin le maître
Des Roſes & des Etourneaux.

Le petit Dieu dans ſa volée
Entendit faire le ſerment;
Il retint ſon ſouffle un moment,
Et la nature fut gelée.

La Roſe en perdit ſes appas;

Son éclat, ſa fraîcheur paſsèrent :
Zéphir, papillon délogèrent,
L'Etourneau ne délogea pas.

Calmez, lui dit-il, vos allarmes :
Si mon cœur ſuffit à vos vœux,
Il vous reſte bien plus de charmes
Qu'il n'en faut pour me rendre heureux.

Sans faire une épreuve nouvelle,
L'Amour étonné du ſuccès
A la fleur rendit ſes attrairs,
Et l'oiſeau fut ſeul aimé d'elle.

De la Roſe facilement
On devine la reſſemblance ;
C'eſt moi qui ſuis l'oiſeau conſtant,
Sans en avoir la récompenſe.

AVIS AUX ROSES.

Roſes, gardez vos agrémens,
Et craignez pourtant qu'il ne gèle.
Les Etourneaux peuplent nos champs ;
Je n'en vois qu'un qui ſoit fidèle.

Par feu M. DE LISLE.

FABLE.

LES PIGEONS RAMIERS.

A Madame DE *Ber.... Abbesse de....*

DEPUIS que votre esprit s'amuse
Des efforts qu'il en coûte au mien,
Je sens qu'auprès de vous, ma muse
Devient une fille de bien ;
Mais sans être prude elle est sage
Pour se monter à votre ton,
Et dans un léger badinage
Elle enveloppe une leçon.
Dans celle-ci, charmante Abbesse,
Il n'est rien qui s'adresse à vous ;
Tous les cœurs trouveroient bien doux
De pouvoir vous servir sans cesse :
Grace, esprit, beauté, gentillesse,
Vous avez cent fois plus d'appas
Qu'il n'en faut pour être adorable ;
Mais ceci ne finiroit pas,
Et je veux conter une fable.

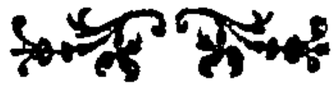
L'AMOUR eſcorté du Printems,
Déjà, ſur toute la nature
Avoit repris ſes droits charmans,
Quand deux Pigeons ramiers, pour leur progéniture
Songèrent à bâtir maiſon;
Un bois s'offrit, tel que ſur l'horiſon,
Nul autre n'étoit plus ſortable.
Un château du bois voiſin
Promettoit aux époux un ample magaſin,
Tant pour le lit que pour la table:
Une ſource étoit auprès
Filtrant parmi des fleurs ſon onde vive & claire;
Et tout ſembloit pourvoir exprès
Aux beſoins des petits, aux douceurs de la mere.
Le couple joyeux & content
De pouvoir là tenir ménage,
Aviſoit dans le même inſtant
A raſſembler tout ſon bagage;
Lorſque pour comble de bonheur
Tous deux virent au haut d'un orme
Un pot bien verniſſé, dont juſtement la forme
Offroit d'un lit tout fait le ſpectacle enchanteur:
Vraiment, ſe dirent-ils, de notre tripotage

Quelque honnête mortel abrége ici les ſoins,
Qu'il eſt doux ſans travaux d'être auſſi ſans beſoins!
Là chacun d'eux ſe niche, ils n'aimoient pas l'ou-
vrage,
Mal leur en prit. Un beau matin,
Que déjà grandelette étoit leur volatille,
Le maître du château voiſin
Fit enlever le pot, & toute la famille
Servit à parer ſon feſtin.

Tel qui ſemble pour vous porté d'un zèle extrême,
Ne cherche en vous ſervant que ſes ſeuls intérêts.
Pour vous épargner des regrets,
Faites vos affaires vous même.

Par le même.

Feu M. de Liſle a fait pluſieurs autres Fables également piquantes, & quelques Poéſies fugitives qui ne ſont point imprimées. Nous nous empreſſerons de les faire connoître dans la ſuite de ce Recueil.



ÉPITHALAME

Pour Madame la Princesse DE BERG....

On dit que vous aimez ; certes, je m'en étonne !
Qu'est devenu ce cœur qu'on ne pouvoit dompter ?
Le voilà donc soumis ! la fierté l'abandonne !
Après cela sur qui compter ?
Vous me direz que pardevant notaire
Votre époux vous a fait serment
Qu'il vous aimeroit constamment :
Le beau serment ! la belle affaire !
Sans Prêtre & sans témoin qui n'en eût dit autant ?
Apparemment, Princesse aimable,
C'est la vertu du Sacrement
Qui rend la vôtre si traitable.
Du Ciel bénissons les desseins ;
De nos cœurs lui seul est le maître ;
Le Sacrement a des effets divins
Que vous pourrez bientôt connoître.
Chut.... n'entends-je pas quelque bruit ?

Oui. Dans les ombres de la nuit
C'eſt le myſtère qui s'avance ;
Le cœur des Graces le conduit
En gardant un profond ſilence :
Près d'eux la malice ſourit,
Tandis que la ſimple innocence
Soupire, ſe cache & rougit.
D'un air dévot, à l'ordinaire,
L'Hymen de ſes devoirs inſtruit
Ferme tout, éteint la lumiere
Et tire les rideaux du lit,
Mais l'Amour eſt caché derrière...
O Dieux qui préſidez à des momens ſi doux,
Dieux charmans que j'adore, écoutez ma priere,
Et dans neuf mois révélez-nous
Quelques mots du ſecret que ce jour doit nous taire.

LES ATTRIBUTS DE L'AMOUR.

STANCES.

QUE j'aime mon épais bandeau,
Alors qu'il m'empêche de lire
Les vers que maint rimeur nouveau
Emploie à chanter mon empire.

*

Mes aîles me plaiſent autant,
Depuis que l'on voit chaque belle
S'étonner de voir un amant
Après un mois encor fidèle.

*

Pour mon carquois, je l'aime peu;
Il ne m'eſt du tout néceſſaire,
Car mettre une fillette en feu
N'eſt pas à préſent grande affaire.

*

De mon flambeau je fais grand cas;
Sa lumière m'eſt très-utile

Pour mieux éclairer les faux pas
Des belles Dames de la Ville.

*

Enfin je ſuis aſſez content
Des attributs de ma perſonne,
Mais je ne le ſuis pas autant
De chaque mere qu'on me donne.

*Par M. * * *.*

LA ROSE ET LE BOUTON.

F A B L E.

UNE Roſe encor nouvelle,
Diſoit un jour au Bouton :
Voyez petit avorton,
Voyez comme je ſuis belle !
Moi, Reine des alentours,
J'étale aux yeux des amours,
L'ornement de la nature,
Et vois croître tous les jours
Le luxe de ma verdure

Et l'orgueil de mes atours :
Mais vous, qui commencez d'être
Dans un berceau resserré
Vous végétez, ignoré
Du zéphir qui vous fit naître :
Le Bouton ne répond rien
A ce superbe langage,
Mais le tems le vengea bien
De la Rose & de l'outrage :
Déjà, déjà la chaleur
A fait fuir la douce aurore ;
Le soleil le fait éclore,
Le soleil flétrit sa sœur.

La Rose est la jouissance,
Le Bouton est l'espérance ;
Choisissez ami lecteur.

Par M. Offman.

PORTRAIT.

PORTRAIT D'ADINE.

Envain raiſon tu t'obſtine
A m'empêcher de l'aimer :
Si je n'aime point Adine
Rien ne ſauroit m'enflammer.
Ne pouvant trouver des vices
Parmi tant de qualités,
Tu veux qu'elle ait des caprices
Comme toutes les beautés :
Il en eſt bien quelque choſe,
Mais Adine a tant d'appas !
C'eſt une épine à la roſe ;
En eſt-il qui n'en ait pas ?

*

De ſa voix enchantereſſe
Quand les ſons mélodieux,
De l'amour rendent l'ivreſſe
Et le charme de ſes feux,
Tu me dis que la friponne
Qui nous peint le ſentiment
Eſt trop sûre qu'elle en donne

Beaucoup-plus qu'elle n'en prend :
J'en croirois bien quelque chose,
Mais Adine a tant d'appas !
C'est l'épine de la rose ;
En voit-on qui n'en ait pas ?

*

Lorsque toujours avec grace
Je l'apperçois folâtrant,
Quitter, reprendre une place
Qu'elle abandonne à l'instant ;
Tu redoutes le présage
De cette instabilité,
Et tu crains que son partage
Ne soit la légèreté :
Elle en a bien quelque chose,
Mais Adine à tant d'appas !
C'est une épine à la rose ;
En voit-on qui n'en ait pas ?

*

Quand de l'ardeur qu'elle inspire
Je demande le retour ;
Qu'un regard, un doux sourire

Semblent m'annoncer l'amour,
Tu dis, eſt-elle ſincère ?
Peut-être à plus d'un amant,
Trop envieuſe de plaire
La coquette en dit autant :
Hélas! j'en crains quelque chose,
Mait Adine a tant d'appas!
C'eſt l'épine de la roſe ;
En voit-on qui n'en ait pas?

*

Si je peins la gentilleſſe
De ſon minois, de ſes traits,
De ſa taille la fineſſe,
Et tout ce qu'elle a d'attraits ;
Tu prétends que j'exagère,
Et qu'en amant tranſporté,
Je ne fais voir ma bergère
Que par ſon brillant côté :
Il en eſt bien quelque choſe,
Mais Adine a tant d'appas!
En elle je vois la roſe ;
L'épine ne paroît pas.

*Bouts rimés donnés par M. ***.*

Un accord. . . . . *ſinalagmatique*
Lioit Mars & Venus ; Vulcain au pied . . *fourchu*
Voulut faire contre eux valoir ſa . . *pragmatique* :
Les Dieux rirent au nez de ce mari . . . . *crochu.*
Cette hiſtoire . . . . . *hyeroglifique*
Apprend à tout mari fourchu, crochu . . *ventru*,
A voir ſon horoſcope écrit dans l' . . *écliptique* :
S'il eſt ſage, il en rit & n'eſt pas moins . . . *dodu.*
Dans la machine . . . . . *pneumatique*
Enfermât-il ſa belle ; il s'en verroit . . . *berné :*
S'il n'oppoſe à ſon ſort une ame . . *phlegmatique*
Mieux vaudroit mille fois pour lui d'être mort . *né.*
Le scœurs ſont tous ſoumis aux loix de l'*hydraulique,*
Ils cherchent leur niveau : maint auteur a . *beuglé*
Pour dire le contraire : Orgon l' . . *apoplectique*
Met les Grâces en fuite, & juſtifie . . . *Eglé.*

Par M. le Marquis de Monteſq.....

*

*A Madame de * * *, qui fit faire un vœu pour avoir des Enfans.*

CHACUN au Temple de l'Hymen,
Offre pour vous ſon cierge & ſa priere;
L'Amour ne veut pas que ſon frere
A leurs déſirs réponde *Amen*.
Eglé vous ne ſerez point mere....
Vous mere! le bel agrément!
Non, non, votre ſort eſt de plaire;
Jamais Grâce ne fut maman.
Mais votre époux... ſon nom... quelle chimère!
Eh quoi! s'il plaît à Monſieur d'être pere,
Faut-il pour ſon contentement
Qu'on ſacrifie un teint charmant,
La taille & le ſein d'une belle?
Que Vénus devienne Cybèle
Et laide par arrangement?
Sans compter encor le tourment
D'être neuf mois perſécutée
Par tous ces gens à froids bons mots;

Le mois d'après complimentée
Par l'université des ſots.
Du moins ſi c'étoit l'étiquette
Que ſur votre Ottomane, en énorme cornette,
Votre mari repréſentât pour vous ;
Que, chargé des minauderies,
Il fit aſſaut avec les effigies
Qui ſe donneroient rendez-vous
Pour le voir en cérémonie :
Mais, le moyen qu'on coëffe votre époux!...
Et puis, quel eſt le mari, je vous prie,
Qui veuille s'immoler pour nous?
Et nous, nous avons la foibleſſe
De n'avoir que leur volonté!...
Croyez-moi, charmante Comteſſe,
Pour les Amours gardez votre beauté,
Votre fraîcheur, votre jeuneſſe ;
Puis, dans l'âge de la ſageſſe,
Vous pourrez travailler pour la poſtérité.

Par Madame la Baronne DE BOURDIC.

UN BAISER OU LA ROSE.

La jeune amante de Colin,
Lison, au lever de l'aurore
Retournoit au hameau voisin;
Une rose paroit son sein....
Son sein étoit plus frais encore.

*

Colin jaloux de se venger
Du froid qu'à sa flamme elle oppose,
Accourt, & prêt à tout oser,
Bergère, il me faut un baiser,
Un baiser, dit-il, ou la rose.

*

Un amant a toujours raison
De la vengeance qu'il médite:
Le baiser fut pris de pur don,
Mais hélas! la pauvre Lison
Pour ce baiser n'en fut pas quitte.

Colin veut la rose à l'instant :
Pour la rose il fallut combattre ;
Accordez un pied à l'amant,
Il ne sera jamais content
Avant que d'en avoir pris quatre.

*

A céder la rose à son tour,
Il fallut enfin se résoudre . . . :
Une belle contre l'amour,
C'est un pigeon contre l'autour,
C'est un roseau contre la foudre.

*

Privée alors d'un bien si cher
Dont le traître à ses yeux dispose
Lison pleuroit : pour l'appaiser,
Colin lui rendit le baiser,
Mais le fripon garda la rose.

Par M. ROQUIL LIEUTAUD.

A M. Charles qui avoit envoyé ſon Buſte à l'Auteur.

Mille graces au Sylphe aimable
Qui veut bien m'offrir ſon portrait ;
Il doit me paroître agréable,
Car il reſſemble trait pour trait.

*

Je ſais que ma Patrone Aurore
A comme vous un char brillant ;
Je ſais que l'Orient ſe dore
De l'éclat pur qu'elle répand.

*

. . . . . .
. . . . . .
Je penſe bien que ſur la route
Elle a daigné vous recevoir ;
Elle s'attendoit peu, ſans doute,
Quoique Déeſſe, à vous y voir.

*

A votre brillant équipage,

A l'air leſte de votre char,
Elle aura ſoupçonné, je gage,
Quelque projet de votre part.

*

Je vous ſoupçonne aſſez d'adreſſe
Pour en avoir ſu profiter :
S'il eſt vrai qu'on peut tout tenter,
Heureux qui tente une Déeſſe !

*

L'eſſor de votre art enchanteur
Méritoit cette récompenſe ;
Le prix du talent eſt flatteur,
Lorſque la beauté le diſpenſe.

*

L'heureux don de franchir les Cieux
N'étoit accordé qu'aux Dieux même ;
Mais aujourd'hui votre art ſuprême
Fait marcher l'homme égal aux Dieux.

*

Vous nous avez rendu croyables
Ces vieux prodiges tant vantés,

On les avoit pris pour des fables,
Vous en faites des vérités.

Par Mademoiselle AURORE, *de l'Académie Royale de Musique.*

A M. DE ROCHEFORT.

S'IL faut qu'entre nous je m'explique
Avec un peu de liberté,
Je ne me sens pas trop flatté
Du jugement Académique :
De Garat j'aime le talent ;
Moi-même sur son front brillant,
J'irois attacher la couronne ;
Mais je dois être peu content
(Soit dit sans offenser personne)
Quand on m'exclut du second rang
Et qu'à nul autre on ne le donne.

Plaignons-nous cependant tout bas :
Le Public rit pour l'ordinaire
Du dépit & des vains éclats
Que la vanité nous suggère,

Et des ridicules débats
Qu'enfante un honneur éphémère.
Qu'ainſi l'amour-propre vaincu
S'immole à la Philoſophie :
Ayons un peu de modeſtie
Par politique ou par vertu.
Du ſage & prudent Fontenelle
Imitons l'eſprit modéré ;
Pourquoi l'aurois-je célébré
S'il ne me ſert pas de modèle ?
J'ai fait eſtimer ſa raiſon ;
Qu'elle me fourniſſe des armes :
Des lettres j'ai vanté les charmes ;
Gardons d'y mêler du poiſon.
Cependant vous croirez ſans peine
Que plus de ſuccès m'eût flatté :
Qui n'a, dit le bon la Fontaine,
Un petit grain de vanité
Trop tard entré dans la carrière
Jeune Auteur, déjà vieux garçon,
Je n'ai pas ſu prendre le ton
Qui ſeul à mes juges peut plaire :
Renonçons donc & pour toujours,

Mais ſans humeur & ſans colère
Aux Académiques concours.
Je ſuivrai votre conſeil ſage
Ami, dont le goût indulgent
M'a ſoutenu par ſon ſuffrage
Contre l'arrêt décourageant
Du Littéraire Aréopage.
Tranquille, pour d'autres rivaux
Je verrai s'ouvrir la barrière :
Une liberté plus entière
Animera mon doux repos,
Et je mettrai dans mes travaux
Une indépendance plus fière :
Mais de mes Juges peu content,
Je les honore & les révère ;
Si mes écrits n'ont pu leur plaire,
Des leurs je n'en dis pas autant :
Et c'eſt l'aveu qu'en les quittant
Ma muſe aime encore à leur faire.
Ainſi, quand Greſſet autrefois
Laſſé des monacales loix
Et du Jéſuitique régime
Au monde en riant s'envola,

Il garda toujours ſon eſtime
Pour les Enfans de Loyola.

Par M. LE ROI, *ancien Commiſſaire de la Marine, Auteur de l'Eloge de Fontenelle, qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe.*

MOT

Attribué à HENRI IV.

DANS le beſoin preſſant qui nous menace,
Sire, il faudroit recourir aux impôts,
— Ah! des impôts, laiſſons cela de grace
Mon pauvre Peuple a beſoin de repos :
Le voulez-vous ſucer juſqu'à la moëlle?
Je prétends moi, qu'il n'en ſoit pas ainſi :
— Sire, ſongez quel eſt en tout ceci
Mon embarras : ſongez que de la poële
Qui tient la queue eſt le plus mal loti.
— Qui dit cela? -- Qui! le proverbe, Sire:
— Ventre-ſain-gris, le proverbe a menti,
Car, de pardieu, c'eſt celui qu'on fait frire.

Par M. PONS.

ROMANCE.

JAMAIS nous ne verrions briller un jour ſerein ;
Toujours par la douleur l'ame ſeroit flétrie,
Si l'amour ne venoit conſoler notre vie
Et ſemer quelques fleurs ſur ce triſte chemin.
Amour, l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à ſouffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines,
Et tu ſais doubler leur plaiſir.

❋

Il n'eſt point de malheur pour un amant aimé
D'un ſeul mot, d'un ſouris dépend ſa deſtinée ;
Le ſort voudroit envain la rendre infortunée,
On lui dit, *je vous aime*, & ſon cœur eſt calmé.
Amour l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à ſouffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines
Et tu ſais doubler leur plaiſir.

❋

L'autre jour deux amans à l'ombre d'un tilleul,

Sur leur hymen futur ſe contoient leurs allarmes ;
J'entendis qu'ils diſoient en eſſuyant leurs larmes :
Souffrir deux eſt plus doux que d'être heureux tout
ſeul.
Amour l'on doit bénir tes chaînes :
Si deux amans ont à ſouffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines
Et tu ſais doubler leur plaiſir.

Par M. DE FLORIAN. *

---

* Cette Pièce de Vers & la ſuivante ſont tirées de Galatée, Roman Paſtoral, de M. de Florian.

LE SECRET EN AMOUR.

VOULEZ-VOUS être heureux amant?
Soyez guidé par le myſtère :
Celui qui ſait le mieux ſe taire
En amour eſt le plus ſavant.
Pour être aimé ſoyez diſcret ;
La clef des cœurs c'eſt le ſecret.

*

En vain de l'amour on médit ;
Le ſecret épure ſa flamme :
L'amour eſt la vertu de l'ame
Quand le myſtère le conduit.
Pour être aimé ſoyez diſcret ;
La clef des cœurs c'eſt le ſecret.

*

Souvent un ſeul mot peut ravir
Le prix d'une longue conſtance :
Cachez juſqu'à votre ſouffrance
Pour ſavoir cacher le plaiſir.

Pour être aimé ſoyez diſcret;
La clef des cœurs c'eſt le ſecret.

*

Ne confiez qu'à votre cœur
Vos ſuccès & votre victoire :
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé ſoyez diſcret,
La clef des cœurs c'eſt le ſecret.

Par le même.

Vers récités à Madame la Préſidente DU PATY *par ſes Enfans, en lui préſentant le Portrait de leur Pere.*

MAMAN, voilà papa : quelle aimable ſurpriſe !
C'eſt bien de cet air là qu'il nous regarde tous ;
Le Peintre cependant a fait une mépriſe,
Car papa ſemble heureux & n'eſt pas avec nous.

*

Vers à Madame LE BRUN, *de l'Académie Royale de Peinture, dans un moment où l'Auteur étoit menacé de perdre la vue.*

QUAND de Milton, au bout de ſa carrière,
Les yeux furent privés de la douce lumière,
Il s'écrioit : ô regrets ſuperflus !
C'en eſt donc fait, je ne reverrai plus
Ce beau ſoleil, ces fleurs, cette verdure,
Et pour moi la nature eſt voilée à jamais :
Moi je dis : de le Brun, je ne vois plus les traits
Ces traits que pour modèle eût choiſi la Peinture :
De ſa touche élégante & pure,
Je ne puis plus admirer les ſecrets :
Adorable le Brun, ce ſont-là mes regrets,
Et c'eſt auſſi regretter la nature.

Par M. l'Abbé DE LILLE.

Très-humbles Remontrances du FIDÈLE BERGER, *Confiseur, rue des Lombards, à M. le Vicomte* DE SEG... *qui avoit fait plusieurs Portraits de Femmes en forme de devises.*

O vous, dont la muse légère,
L'enjouement, la grace & le ton
Cueillent les roses de Cythère
Et les lauriers de l'Hélicon :
Vous, qui des amans infidèles
Présentez à toutes les belles
Et les charmes & le danger,
Aviez-vous besoin de voler
Seg.. pour vous faire aimer d'elles,
Les fonds du *fidèle Berger* ?
Que deviendront mes friandises,
Mes petits cœurs & mes bonbons ?
Qui brisera mes macarons
Pour y chercher quelques devises ?
Assuré pour le nouvel an
Des Messieurs de l'Académie,
J'avois épuisé leur génie,

Et j'en étois aſſez content;
Mais près de vous quel Auteur brille?
Vous poſſédez aſſurément
Plus d'eſprit & plus de talent
Qu'il n'en tient dans une paſtille.
Entre nous autres Confiſeurs
Nous ſavons ce que ſur les ames
Peuvent produire ces douceurs :
Si donc, une des nobles Dames
Que vous peignez ſi joliment,
S'échauffant à vos douces flâmes,
Fait de vous un heureux amant,
Songez au dédommagement
Que vous devez à ma boutique,
Et m'accordez votre pratique
Pour le baptême de l'enfant.

Par M. le Marquis DE THIARD.

Inſcription miſe au bas de la Pyramide de neige élevée l'hyver dernier par le Peuple, à l'entrée du Cul-de-ſac du Coq.

LOUIS, les indigens que ta bonté protége
Ne peuvent t'élever qu'un monument de neige;
Mais il ſera plus cher à ton cœur généreux
Que le marbre payé du pain des malheureux.

LA SOURCE ET LA PRAIRIE.

FABLE.

CE qu'on donne aux méchans eſt toujours regretté :
La Fontaine l'a dit, & moi je le répète;
On a beau le crier aux oreilles des gens,
Les bons ſeront toujours dupés par les méchans :
Comment s'en garantir? la choſe eſt difficile :
Tendent-ils un piège nouveau?
C'eſt un air, un maintien, des manières, un ſtyle

Qui vous fait, malgré vous, donner dans le panneau;
Une fois qu'on y tombe, adieu toute reſſource ;
On fait pour s'en tirer d'inutiles efforts :
Il faut porter le joug dès qu'ils ſont les plus forts ;
Je m'en vais le prouver par ce trait. Une Source
A mi-côte d'un rocher,
Avoit choiſi ſon domicile ;
Elle eût pu vivre en paix, mais ſon cœur peu tranquille
Connut l'ambition & s'en laiſſa toucher ;
Son onde fluctueuſe, indocile, inquiète,
Ne filtroit qu'à regret dans la mouſſe & le roc ;
Une vaſte prairie, au bas de ſa retraite,
Irritoit ſes déſirs, offroit une conquête ;
Y prendre pied, c'étoit le *hoc*.
Ayant bien combiné l'affaire dans ſa tête,
L'ambitieuſe, un beau matin,
S'en vint accoſter la Prairie,
A l'air ſimple & riant, à la mine fleurie,
Et prenant un ton patelin
Lui dit : je viens vers vous pour un petit ſervice
Qui peut ſans vous gêner m'être d'un grand ſecours.
Au pied de ce rocher creuſant un précipice,

Mon onde voit borner ſon cours,
Si vous conſentez ma commere
Que chez vous j'étende mon lit,
Pour moi ce ſera tout, & pour vous ce n'eſt guère;
La largeur d'un doigt me ſuffit;
Même je vous ferai profit;
Vous pourrez ſans aucun ſcrupule
M'employer dans la canicule:
Mon ſecours ne ſera pas vain,
Et puis, de boire dans mon ſein
Vos beſtiaux ſeront les maîtres.
D'une bonne œuvre encore le Ciel vous ſaura gré.
(Le Ciel eſt donc toujours dans la bouche des traîtres)!
La Source ayant ainſi parlé,
L'autre conſent à tout; elle étoit douce & bonne;
L'innocence jamais ne ſe doute de rien:
Son hôteſſe pourtant chicaneuſe perſonne,
Attrapoit tous les jours quelque part de ſon bien,
Elargiſſoit ſon lit; & de droit & de gauche
Recevoit les ruiſſeaux voiſins;
L'un étoit ſon ami, les autres ſes couſins,
Tous s'établiſſoient là. Sur pareille débauche
L'innocente

L'innocente jettant des regards consternés
En remontra l'excès : chacun lui rit au nez.
Elle fit une digue ; inutile barrière ;
Le torrent l'emporta, se répandit partout,
Couvrit tout de ses eaux de l'un à l'autre bout,
Et la Prairie enfin devint une rivière.

Par feu M. DE LISLE.

LE MULOT ET LE RAT.

LE Mulot dit au Rat : camarade, souvent
Je te vois grignoter, ronger maint & maint livre
Et tu n'en es pas plus savant :
Qu'importe dit le Rat, je ne cherche qu'à vivre.

Par M. LE BAILLI.

Vers de M. DE FLORIAN *à S. A. S. Madame la Princesse* DE LAMBALLE, *en lui dédiant ses* six Nouvelles.

PRINCESSE pardonnez, en lisant cet ouvrage,
Si vous y retrouvez crayonnés par ma main
Les traits charmans de votre image ;
J'ai voulu de mon livre assurer le destin.
Pour embellir mes héroïnes,
A l'une j'ai donné votre aimable candeur,
A l'autre, ce regard, ce sourire enchanteur,
Ces graces à la fois & naïves & fines :
Ainsi partageant vos attraits
Entre ma *Célestine*, *Elvire* & *Félicie*
Il a suffi d'un de vos traits
Pour que chacune fût jolie.

PORTRAIT DE L'AUTEUR.

DAMON si tu veux me connoître,
Voici mon portrait en deux mots:
Mon bonheur est d'être mon maître;
Plus que tout j'aime le repos,
L'ombre des bois, le bord des eaux:
Là, je médite, je griffonne;
Je lis un livre intéressant
Où je pense à quelque friponne:
Je me fâche comme un enfant,
Mais de même aussi je m'appaise:
Les affaires, le bruit, les sots, les discoureurs,
Les demi-talens, les grandeurs,
Tout cela m'irrite & me pèse.
Le présent, la réalité,
Ce que je vois enfin ne me plaît guères:
L'ennui pourtant m'a fort peu tourmenté,
Ayant toujours, grace au Ciel, existé
Dans l'heureux pays des chimères.

Par M. DAILLANT DE LA TOUCHE.

A VOUS,

En adressant sa Comédie intitulée le Baiser.

J'AI chanté le Baiser ; ce sujet est bien doux ;
Souffrez que je vous le dédie.
Tout ce qu'*Alamir* dit à sa chère *Zélie*
Je ne l'ai pensé que pour vous.
Si votre cœur, de cet hommage
Veut me payer par des bienfaits,
Le titre seul de mon Ouvrage
Vous dira le prix que j'y mets.

Par M. DE FLORIAN.

LE CORBEAU ET L'ABEILLE.

FABLE.

JE puis devenir centenaire,
Disoit maître Corbeau, que cet espoir enfloit,
A l'Abeille qu'il persifloit
L'appellant insecte éphémère.

Qu'as-tu fait de tes jours ? Qu'en fera-tu, voyons,
Lui répondit cette utile ouvrière :
Du miel que je produis, regarde les rayons ;
Ma vie eſt courte, mais entière,
Elle ſe paſſe à travailler :
Qu'importe, que plutôt ou que plus tard on meure ?
Cent ans d'oiſiveté ne valent pas une heure
Que l'on a ſu bien employer.

Inſcription au bas du Portrait du Prince HENRI.

DANS cette image auguſte & chère,
Tout Héros verra ſon rival ;
Tout ſage verra ſon égal
Et tout homme verra ſon frere.

Par M. le Chevalier DE BOUFLERS.

ÉPITRE A MA MOITIÉ.

Je vois la moitié du monde
Se mocquer de l'autre moitié;
J'entends la moitié du monde
Se plaindre de l'autre moitié;
On ſait que la moitié du monde,
Aime & trahit l'autre moitié:
Et moi, ſeul au milieu du monde,
Dont je mépriſe la moitié,
Dédaignant les caquets du monde
Dont je ne crois que la moitié,
Je veux être en dépit du monde
Toujours fidèle à ma Moitié.

Par M. le Comte DE SEG...

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

ALLIER le goût de Mécène,
Et les talens de Pollion,
La belle ame de Scipion,
Avec l'Urbanité Romaine:
Tel eſt je crois votre portrait.
Eſt-ce tout? non je vous l'aſſure,
Et pour achever ma peinture
Je dois ajouter plus d'un trait.
L'inimitable Fabuliſte
En vous ſeul revit aujourd'hui,
Et les Grâces auprès de lui
Ont mis votre nom ſur leur liſte.
D'Horace émule & traducteur,
Vous nous rendez tout ſon génie;
Sous votre pinceau créateur,
Les fleurs de l'antique Auſonie
N'ont rien perdu de leur fraîcheur;
Que dis-je! on les croiroit écloſes
Dans les boſquets de Tivoli,

Et vous avez même cueilli
Autant de lauriers que de roſes.
Quoiqu'ami de la vérité,
Ce langage va vous ſurprendre,
Plus un éloge eſt mérité
Plus vous redoutez de l'entendre.

Comme vous paſſez pour diſcret,
Dans un innocent tête à tête,
Permettez-donc que je m'apprête
A vous confier un ſecret :
Ce rendez-vous m'eſt néceſſaire,
Et par le Ciel même avoué,
Mais vous n'y ſerez point loué ;
Rien ne pourra vous y déplaire.

Par Madame la Comteſſe DE BEAUHARNOIS.

LA NOUVEAUTÉ.

F A B L E.

Aux lieux où règne la Folie
Un jour la Nouveauté parut ;
Auſſi-tôt chacun accourut,
Chacun diſoit : qu'elle eſt jolie !

Ah ! Madame la Nouveauté
Demeurez dans notre patrie ;
Plus que l'eſprit & la beauté,
Vous y fûtes toujours chérie.

Lors la Déeſſe à tous ces fous
Répondit : Meſſieurs j'y demeure,
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint : elle ſe montra
Auſſi brillante que la veille ;
Le premier qui la rencontra
S'écria : grand Dieu ! qu'elle eſt vieille !

Par M. OFFMAN.

VERS

A Monſeigneur le Comte D'ARTOIS.

DANS des cadres religieux,
Dévoués aux crayons funèbres,
Prince, j'ai conſervé les noms, les faits célèbres
Et les vertus de tes aïeux.
J'ai pleuré ton auguſte pere,
Je l'ai vu plus grand que ſon ſort:
J'ai vu ſon cœur, ſon caractère,
Sa vie écrite dans ſa mort.
Triſte hommage d'un art ſévère
Qui ne ſe nourrit que de pleurs!
Ah! pourquoi d'une main légère,
Mêlant de plus douces couleurs,
Ne puis-je peindre l'art de plaire,
Cet art qu'on ne peut contrefaire,
Dont tu parois avoir ſurpris
Tous les ſecrets, tout le myſtère,
Ou que les Grâces t'ont appris?

Tout feroit vrai dans ma peinture :
La vaine hyperbole, l'enflure
Ne chargeroient point mes tableaux.
On ment fans le favoir pour parer les tombeaux :
L'éloquence a fon impofture,
Et la chaleur de fes pinceaux,
Rend l'objet plus grand que nature.
Mais Prince, lorfqu'on peint ce charme fi vanté,
Cet air François où la grace étincelle,
Ce regard fin, doux avec dignité,
Ce touchant abandon d'une ame encor nouvelle,
Du jeune Mars l'élégante fierté ;
On n'a befoin que d'un pinceau fidèle :
L'art gâteroit la vérité ;
Le Peintre doit tout au modèle.

Par M. l'Abbé DE BOISM... *de l'Acad. Françoife.*

LE DON DU CONTRETEMS.

TOUT l'univers ſait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement
Sa ceinture enchantereſſe.
On ſait moins communément
Que l'époux de la Déeſſe
Reçut du ſort malfaiſant
Un charme d'une autre eſpèce,
Et tout un autre préſent :
C'eſt une lourde beſace
Où les Dieux avoient jetté
Eſprit, ſavoir & gaité,
Tous trois pris hors de leur place :
Enſuite l'empreſſement
Qui va, vient & ſe démène,
Et ſe met tout hors d'haleine
Pour manquer le vrai moment :
Dans ſes énormes ſacoches

Pleines de talens pareils
Vous trouverez les reproches,
Les ſoupçons & les conſeils,
Et la morgue du précepte;
Le rire faux & l'inepte;
Les pédantiſmes divers,
Même celui des bons airs:
Et tant de petites ruſes
Des grandes prétentions;
Et les mauvaiſes excuſes
Des bonnes intentions:
Mais fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt-ans,
Entre ces dons importans
Sûrs de déplaire en tout tems,
Le premier, le don ſuprême,
C'eſt le don du *Contretems*.
Or, ſur la voûte céleſte
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeſte
Son ſac s'ouvrit dans les airs;
Et tout ſortant pêle-mêle,
Tous les talens entaſſés

Sont tombés comme la grêle,
Sur gens que vous connoiſſez.

Par M. DE RHULIERES.

PROSE.

PORTRAIT
DE JULES-CÉSAR.

UN des caractères particuliers des hommes extraordinaires, c'eſt que s'il eſt poſſible de leur donner des qualités qu'ils n'aient pas, il eſt impoſſible d'exagérer celles qu'ils ont : plus elles ſont examinées attentivement & de près, plus elles prennent d'étendue, de grandeur & d'éclat. Les plus célèbres Ecrivains de l'ancienne Rome, ne croyoient pas que l'éloquence, quelque ſublime qu'elle ſoit, pût jamais s'élever juſqu'à la hauteur de l'ame & des actions de Jules-Céſar; c'eſt donc avec le déſeſpoir de

parvenir à rendre ſon portrait reſſemblant & fidèle, que j'entreprends de le crayonner.

Né dans les temps les plus orageux de la République, Jules-Céſar ne tarda pas à prouver l'énergie de ſon caractère ; à l'âge de 18 ans, il réſiſta à la volonté de Sylla, quand Rome ne comptoit de citoyens que ceux à qui cet homme de ſang permettoit de vivre : n'eſpérant rien du haſard, mais beaucoup de ſon génie, & tout de ſa valeur & de ſon courage, il demanda, il obtint les premières places de la République, toujours prêt à s'en ſaiſir s'il n'y étoit appellé : ſon activité, que jamais il ne diviſa, mais qu'il porta ſucceſſivement toute entière ſur chaque objet de ſon ambition, fut prodigieuſe ; & nul revers, nul ſuccès, ne put même la ſuſpendre : le ſentiment de ce qui lui reſtoit à faire, laiſſoit à peine une place au ſouvenir de ce qu'il avoit déja fait.

Ainſi, après des victoires ſans nombre remportées avec une célérité juſqu'alors inouie, dans des climats inconnus, ſur des Nations puiſſantes & aguerries; quand Rome elle-même, étonnée de tant de merveilles, lui décernoit des Statues, des Autels & tous les honneurs divins; quand en effet il ſe montroit ſupérieur à tout ce que Rome avoit produit de plus grand, il lui manquoit de ſe trouver égal à lui-même; il voyoit à ſes pieds les maîtres du monde, & il formoit encore des vœux, comme s'il n'y avoit rien eu ſur la terre qui méritât que cette ame fière & ſublime daignât s'y repoſer un moment.

L'étonnement ſe mêle à l'admiration, lorſqu'on penſe à tout ce qu'il voulut, à tout ce qu'il entreprit, à tout ce qu'il exécuta. Il trouvoit dans ſon génie plus de reſſources encore qu'il ne pouvoit rencontrer d'obſtacles à ſes deſſeins, & ces

reſſources étoient auſſi promptes que les obſtacles pouvoient être imprévus. A une audace qui commandoit en quelque ſorte aux évènemens, il joignoit la ſageſſe qui les prépare, les mûrit ou les corrige; jamais il n'entreprit d'expédition ſans s'être aſſuré de tous les moyens de vaincre; jamais il ne ſe crut vainqueur qu'après avoir ôté toute reſſource aux vaincus : adoré de ſes ſoldats, à qui, hors du combat, il permettoit tout, mais à qui, dans un jour d'action, il ne pardonnoit rien, il leur avoit fait de ſa gloire le premier de leurs beſoins, & de ſes ſuccès la première de leurs récompenſes.

Doux, affable, humain, généreux, il eut des vertus, mais il ne fut point vertueux : il les auroit ſacrifiées toutes, ſi ce ſacrifice eût dû le rapprocher d'un ſeul pas de la puiſſance ſuprême. L'amitié de Jules-Céſar n'étoit point ce ſentiment

pur & tendre qui nous rend propre & perſonnel le bonheur ou le malheur d'autrui ; c'étoit une bienveillance fondée ſur le beſoin & ſur l'utilité ; c'étoit le prix du dévouement à ſa perſonne, à ſes deſſeins, à ſes volontés. Si, après ce combat mémorable qui décida de la deſtinée du monde, Rome n'eût à lui redemander le ſang d'aucun des citoyens échappés au fer des combattans, c'eſt qu'il lui étoit utile de pardonner, c'eſt qu'il voyoit le pardon comme un des plus nobles exercices de la ſupériorité. Après la mort de Pompée, il releva les Statues de ce grand homme que le peuple avoit renverſées ; mais la même main avoit relevé les trophées de Marius. Sa généroſité fut ſans bornes, & ſa magnificence ſans exemple. Mais quel fut l'objet de ſes immenſes libéralités ? celui de gagner le peuple dont le pouvoir lui

devenoit néceſſaire pour renverſer le pouvoir du Sénat, & de s'attacher les troupes, pour combattre la puiſſance de Craſſus & de Pompée, & détruire enſuite celle du peuple lui-même.

Son ambition parut ſuſpendue une fois par la conſidération du bien public, lorſque prêt à paſſer le Rubicon, l'image de tous les maux où ſa démarche alloit plonger la République, vint s'offrir à ſon eſprit. Cette penſée l'arrêta ſur les bords du fleuve, mais elle ne l'arrêta qu'un moment; il eût cent fois mieux aimé périr, & dans ſa chûte entraîner tout l'univers, que de renoncer au projet de l'aſſujettir & de lui donner des loix.

Il ſentit, dès ſes premières années, que ſa patrie avoit beſoin d'un maître; il ſentit bien plus vivement le beſoin de devenir le maître de ſa patrie: pour mieux cacher ce grand deſſein, il le couvrit du

voile de la popularité, de la diſſipation & même de la débauche ; il mit à ſa parure & à ſon maintien la recherche & l'affectation d'un jeune homme qui ne veut que plaire ; les yeux les plus clairvoyans s'y méprirent ; le terrible Sylla fut le ſeul qui, à travers cette molleſſe affectée, démêla en lui le plus redoutable ennemi de la République ; mais ce qu'il ne pouvoit pas prévoir, c'eſt que cette liberté dont il avoit cru ne pouvoir conſerver le reſte qu'à force de répandre du ſang, Céſar la détruiroit, ſur-tout par le pardon & par la clémence.

Cet homme extraordinaire marchoit à ſon but, non d'après un plan lentement & froidement médité ; mais pouſſé par un inſatiable deſir de gloire, par le beſoin de dominer, par le ſentiment de ſes forces, par cet inſtinct impérieux & ſecret, qui n'attend pas la raiſon & ſert

mieux que la prudence; & loin de craindre les obſtacles qui pourroient ſe rencontrer ſur ſon paſſage, ſon génie qui lui répondoit de tout, les lui faiſoit deſirer; car il eût dédaigné même les grandes choſes, ſi pour y parvenir il n'avoit eu à vaincre de grandes difficultés.

Une extrême activité & une patience extrême, l'audace & la prudence, la clémence & la ſévérité; l'art de feindre ce qu'on n'eſt pas & de cacher ce qu'on eſt; l'art encore plus difficile de paroître, alors même qu'on feint & qu'on diſſimule, naturel, ſimple & ouvert; un cœur chaud & paſſionné, & un eſprit toujours calme & ſerein; une imagination ſouple & ardente & un jugement ferme & lumineux : telles ſont les qualités dont quelques-unes ſuffiſent pour former un héros, un homme d'état, un grand homme, un de ces perſonnages enfin qui ne ſe montrent que

de

de très-loin en très-loin, parce que ces qualités s'excluent communément les unes les autres ; & Céſar les poſſéda toutes ; & Céſar les poſſéda au plus haut degré.

Ainſi, ce même homme qui défit trois millions d'hommes, qui prit 800 villes d'aſſaut, qui ſoumit 300 Nations, qui du poids de ſon génie & de ſon caractère écraſa ce coloſſe de grandeur & de puiſſance qui peſoit ſur tout l'univers ; ce même homme réformoit les abus, dictoit des loix ſalutaires, veilloit ſur toutes les parties de l'adminiſtration encourageoit & protégeoit tous les arts, diſputoit la palme de l'éloquence au plus éloquent des Romains, fixoit la mobilité de la langue en ramenant aux principes & en ſoumettant aux règles les mots preſque toujours placés au haſard dans la bouche de la multitude ignorante ;

écrivoit ſes propres actions d'un ſtyle dont nul Ecrivain n'égala l'élégante & noble ſimplicité. Ne pouvant commander au Ciel, il voulut en connoître les loix; il étudia le mouvement des aſtres, & renferma l'année dans ſes véritables limites.

Tous ſes objets étoient remplis, & Céſar méditoit encore des entrepriſes, dont une ſeule ſuffiroit, je ne dis pas pour immortaliſer un homme, mais pour illuſtrer tout un ſiècle, lorſqu'il périt par celle de ſes vertus à laquelle il avoit dû ſur-tout ſon élévation & ſon pouvoir, la clémence. Il périt & mérita de périr. Dans un Gouvernement libre, le plus grand des crimes eſt d'attenter même aux reſtes de la liberté; mais les Romains durent croire que les Dieux n'en jugeoient pas de même : les effrayans phénomènes qui précédèrent & accompagnèrent ſa mort; une comète qui parut dans

les airs pendant qu'on célébroit ſes funérailles ; la fin tragique de tous ſes meurtriers, dont quelques-uns ſe percèrent du même fer dont ils l'avoient frappé : tout ſembloit leur dire que le Ciel courroucé vengeoit la mort de Céſar comme un attentat fait à la Nature, qui n'avoit produit un tel homme que par un effort qu'elle ne pouvoit plus répéter.

Par feu M. l'Abbé ARNAULT, *de l'Académie Françoiſe.*

ÉLOGE D'HOMÈRE.

Les anciens Poètes, dans les Hymnes adressés aux Divinités qu'ils proposoient à l'adoration des hommes, commençoient par Jupiter; & moi, dit Quintilien, dans un sujet où je viens offrir des modèles à l'imitation des gens de Lettres, je commence par Homère. Tout ce que l'Eloquence & la Poésie peuvent avoir d'énergie & de grace, continue le même Auteur, c'est à lui que nous les devons; ses forces surpassent les forces de l'esprit humain; ses beautés sont innaccessibles : Vainement entreprendroit-on de les égaler, & c'est déja se montrer grand homme, que de les sentir & de les comprendre.

Le langage de Quintilien est celui de toute l'antiquité : les Grecs même ne se

bornèrent pas au ſentiment de l'admiration, ils vouèrent à ce Poète un véritable culte; incertains du lieu de ſa naiſſance, ils lui donnèrent le Ciel pour patrie : les Philoſophes s'honoroient de lui devoir leurs dogmes & leurs découvertes; les Légiſlateurs appuyoient leurs ſanctions ſur ſon autorité, qui ſuffiſoit pour les conſacrer. Platon le fait marcher à la tête de tous les Auteurs Dramatiques. La nature prenoit aux yeux des Artiſtes nourris de ſes ouvrages, un caractère de grandeur & de majeſté qui ſe reproduiſoit dans toutes leurs compoſitions : auſſi Légiſlateurs, Poètes, Philoſophes, Orateurs, Artiſtes, l'Antiquité les ſuſpendit tous au génie de cet homme extraordinaire, comme il avoit ſuſpendu lui-même la chaîne entière des êtres au trône de Jupiter.

Lorſque, au commencement du ſiècle,

une philoſophie mal entendue voulut faire mépriſer les modèles que la barbarie avoit trop long-temps fait oublier ; lorſqu'on ſe déchaîna particulièrement contre Homère, s'étoit-on bien pénétré du mérite des Ecrivains, & de la Grèce & de Rome, dont on oſoit combattre l'opinion ? pouvoit-on ſe diſſimuler que ces Ecrivains, ſoit Hiſtoriens, ſoit Orateurs, ſoit Poètes, ne parlent jamais d'Homère ſans que leur imagination s'enflamme, ſans que leur génie s'éleve ? avoit-on conſidéré l'étendue & la durée du règne de ſon génie ? & n'eût-il pas été plus philoſophique de remonter au principe de ce vieux reſpect, de pénétrer la raiſon d'une impreſſion ſi profonde & ſi générale, que de tâcher d'ébranler les fondemens d'une domination appuyée ſur le ſuffrage unanime de toutes les Nations éclairées, & affermie par trente ſiècles ?

Mon intention n'eſt pas de diſcuter ici des ſophiſmes dont la raiſon & le goût ont triomphé; mais voulez-vous leur ôter pour jamais ce qu'ils pourroient avoir de ſéduiſant? jettez un coup-d'œil ſur la poſtérité littéraire d'Homère; l'Enéide de Virgile, la Jéruſalem Délivrée du Taſſe, le Télémaque de Fénélon, la Henriade de Voltaire: voilà ce que vous lui devez. Que devons-nous aux attaques qui lui ont été livrées? des raiſonnemens ingénieux mais arides, où les efforts de l'eſprit ſont ſubſtitués aux grands mouvemens de l'ame, la ſubtilité à la profondeur, la ſingularité des idées à la connoiſſance des reſſorts qui meuvent le cœur humain; des raiſonnemens qui ne ſont propres qu'à glacer l'imagination, qu'à rétrecir le génie, qu'à produire enfin dans le libre empire des arts, tous les maux de la ſervitude.

Il faut juger, disoit-on, du progrès des Arts & du goût, par les progrès de la philosophie & de la raison; comme s'il n'y avoit rien de commun entre les lumières de l'esprit & la sensibilité de l'ame. Hélas! de tous les exercices, c'est celui de la raison qui coûte le plus à cet être que nous avons appellé raisonnable, quand au contraire le cœur humain demeure toujours ouvert aux objets qui appartiennent au sentiment. Il n'y a point d'hommes qu'une action vertueuse & sublime ne transporte de plaisir & d'admiration; il n'en est point qu'une attrocité ne pénètre d'indignation & d'horreur; mais y en a-t-il beaucoup qui s'affligent d'une grande erreur, & qu'une grande vérité fassent tressaillir?

Leibnitz a judicieusement remarqué que dans l'espace d'une seule année, cent hommes qui rassembleront leurs forces

& leurs lumières pour les diriger vers un même but, feront plus pour l'avancement d'une ſcience, que ne pourra faire un ſeul homme dans l'eſpace de cent ans; mais verra-t-on jamais ſortir un chef-d'œuvre de Poéſie, d'Eloquence, de Peinture & de Muſique, des idées combinées & réunies d'une ſociété de Poètes, d'Orateurs, d'Artiſtes? c'eſt par la communication des faits, des obſervations, des expériences, des découvertes que la ſcience s'accroît & ſe perfectionne; or, la ſenſibilité, l'imagination, le génie, ſont incommunicables. Auſſi l'eſprit de conquête doit-il néceſſairement régner dans toutes les Sociétés deſtinées à cultiver les ſciences exactes, pendant que celles qui ont pour objet de veiller ſur le bon goût, doivent ſe borner à l'eſprit de conſervation.

Lorſque les uns renverſoient ainſi les limites & les objets des ſciences & des

arts, les autres croyoient attaquer Homère avec plus d'avantage, en lui opposant les règles de l'Epopée. Ils avoient donc oublié que c'est encore à Homère que nous devons ce qu'il y a de plus important dans ces règles, puisque c'est d'après ses ouvrages que le plus pénétrant & le plus judicieux observateur qu'aient jamais eu les beaux-arts, a tracé son Art Poétique.

Ici, qu'il me soit permis de faire quelques remarques qui, dans aucun temps, ne furent peut-être plus nécessaires.

1°. Il est impossible que les règles, fruits de la réflexion tranquille, atteignent jamais le vol du génie, & qu'elles s'étendent à toutes les beautés qu'on peut faire entrer dans les différens ouvrages qui demandent de l'enthousiasme : car le propre de l'enthousiasme est de transporter non l'imagination au-delà des

bornes de la raiſon, mais la raiſon au-delà des bornes de l'art.

2°. En Poéſie, en Peinture & dans tous les arts dont l'objet eſt de tromper doucement les ſens & d'intéreſſer le cœur en agitant l'imagination, les règles ne peuvent être enviſagées que comme des moyens faciles & sûrs pour arriver aux effets qu'on ſe propoſe; toutes les fois donc qu'un ouvrage opérera ces effets, au lieu de le condamner parce qu'on y aura violé les règles, la raiſon, la vraie philoſophie, veut que nous regardions comme autant de règles inutiles, toutes celles qui y auront été violées.

Enfin, dans tout ouvrage d'imagination & de ſentiment, ſi les beautés ne vous intéreſſent beaucoup plus que les défauts ne peuvent vous révolter; ſi votre première découverte eſt toujours celle des imperfections, & la dernière celle

des traits de génie & d'ame, regardez-vous comme étranger aux beaux-arts, abſtenez-vous d'en juger, ſur-tout perdez l'eſpérance de pouvoir jamais y réuſſir.

Le prix que nous attachons aux vues intérieures, aux idées fines & déliées, à ce que nous appellons *eſprit*; l'empreſſement d'en avoir & d'en montrer; ſur-tout l'éducation qu'on nous donne & qui conſiſte à nous préſerver des fautes plutôt qu'à nous conduire aux beautés, à nous accabler d'une multitude innombrable de règles, à ne nous défier des exemples que pour confirmer ces règles, & à nous cacher la nature, pour ne montrer que des exemples : voilà la véritable origine de notre penchant à raiſonner, à diſcuter, à reprendre, lorſqu'il ne faudroit que ſentir. Voilà comment, pour nous former la mémoire, l'eſprit & le jugement, on appauvrit le tréſor de nos ſenſations,

en négligeant ou plutôt en attaquant, dès nos premières années, le germe de notre ſenſibilité.

Vous à qui la Muſe a ſouri au moment de votre naiſſance, & dont le talent a réſiſté aux efforts qu'on a fait pour l'égarer, jeune homme qui aſpirez à mériter un jour les hommages que vous vous empreſſez de rendre au génie, voulez-vous parvenir au grand ſecret d'enlever à la Nature ſes crayons & ſes couleurs, & devenir ſon rival? liſez, reliſez Homère; laiſſez le Philoſophe lui reprocher d'avoir abaiſſé les Dieux juſqu'à la condition de l'homme; vous, ne voyez qu'un Poète qui élève l'homme juſqu'à la condition des Dieux, & qui par cette continuelle aſſociation de la terre avec le ciel, ennoblit toutes les paſſions, jette le plus grand intérêt ſur les actions de ſes perſonnages, & im-

prime à toutes les parties de ſon Poëme le caractère du merveilleux, en communiquant au merveilleux le caractère de la vraiſemblance.

Si les mœurs de ſes héros vous paroiſſent ſimples, groſſières & barbares, ſongez que telles étoient les mœurs de ſon ſiècle, & qu'il avoit à les peindre, & non à les réformer.

D'ailleurs, ſi vous faites attention que c'eſt à cette ſimplicité, à cette férocité de mœurs que nous devons les touches originales & fières de ſes admirables tableaux, & que vous vivez dans un temps où la politeſſe, le luxe, les beſoins multipliés à l'excès, ont preſqu'effacé tous les grands traits de la nature; où la colère n'eſt que du reſſentiment, l'amour que de la galanterie, l'amitié que de l'habitude, le courage que la crainte de l'infamie; loin de faire un crime à Homère

de n'avoir pas repréſenté ſes héros avec nos vêtemens & nos phiſionomies, vous ſentirez la néceſſité de recourir à ſes ouvrages, pour apprendre à crayonner les paſſions grandes & fortes ; ces paſſions dont nos ames livrées à une infinité, je ne dis pas de deſirs, mais de petites fantaiſies, ne ſauroient fournir le modèle. Ainſi, à la renaiſſance des Arts, lorſqu'on n'avoit plus ſous les yeux ces corps vigoureux à qui les travaux du Gymnaſe donnoient une expreſſion ſi reſſentie & ſi belle, Michel-Ange alloit puiſer dans l'étude de l'Antique les formes & les conceptions ſublimes qui ont immortaliſé ſon ciſeau ; Michel-Ange qui, ſur la fin de ſa brillante & longue carrière, ayant perdu l'uſage de la vue, ſe faiſoit tranſporter au pied de ces Monumens, les touchoit de ſes défaillantes mains, & après en avoir parcouru les

contours, les embraſſoit en verſant des larmes qu'arrachoient à ſes yeux éteints l'admiration & la reconnoiſſance.

Pendant que des critiques auſtères & froids diſcuteront rigoureuſement les comparaiſons d'Homère & qu'il les trouveront peu juſtes ou peu convenables, ou trop fréquentes ou trop prolongées, vous admirerez l'étendue & la puiſſance de ſon génie qui, ſe ſaiſiſſant de la nature entière & liant au monde moral les phénomènes du monde phyſique, nous préſente les objets, tantôt ſous un jour nouveau, tantôt ſous un plus beau jour, & par une ſucceſſion rapide d'images & de tableaux, augmente ſans ceſſe le mouvement qu'il a une fois imprimé à notre ame : images, dont les unes d'autant plus ſublimes qu'elles ſont plus vagues, en ce qu'elles forcent l'imagination de s'élancer bien au-delà du terme où la parole

a pu la conduire, appartiennent exclusivement à la Poésie; tandis que les autres, accompagnées des détails les plus sensibles, les plus vrais, les plus naturels, semblent être l'ouvrage du pinceau plutôt que celui de la parole. Voulez-vous un exemple des premieres? lisez le commencement du Xe Livre de l'Iliade.

» Domptés par le doux pouvoir du som-
» meil, les Chefs de l'armée Grecque re-
» posent tous dans leurs tentes; Agamem-
» non seul veille, tourmenté par la foule
» des pensées qu'il roule dans son esprit «.
Que fait le Poète pour nous donner une forte idée du trouble de son héros? il compare son agitation à l'agitation de l'air, lorsque l'embrâsant de son tonnerre, Jupiter annonce aux humains tous les ravages de la tempête ou tous les malheurs de la guerre.

Le seizième Livre du même Poëme

vous fournit un bel exemple des ſecondes.

Etendu ſur le tillac du navire d'Achille, Patrocle voit la défaite des Grecs, & Patrocle fond en larmes; Achille lui reproche ſa foibleſſe : » Tu pleures, lui dit-il, » tu pleures comme un jeune enfant qui » demande à ſa mère qu'elle le prenne » dans ſes bras, la tient par ſa robe, s'ef- » force de rallentir ſa marche trop préci- » pitée, & lève ſur elle ſes yeux innocens » & chargés de pleurs, juſqu'à ce qu'elle » l'enlève & le poſe ſur ſon ſein «.

Je ne préſente ici que des eſtampes froides & inanimées; le texte, le texte ſeul vous offrira le tableau : car ne croyez pas jamais le connoître, ſi vous ne l'avez apperçu qu'au travers du voile de la traduction, & moins encore Homère, ſi vous ne l'avez vu face à face; qu'on me permette cette expreſſion. C'eſt alors, & ce n'eſt qu'alors que vous pourrez con-

templer tous les tréſors de ſon génie; tréſors qu'il a prodigués à ſa langue, & que ne ſauroit s'approprier aucun autre idiôme, mais dont tous les idiômes peuvent & doivent néanmoins profiter.

Là, vous verrez comment, par la réunion des mots, raſſemblant dans le plus petit eſpace poſſible pluſieurs images, pluſieurs idées ou pluſieurs rapports, il jette dans ſon ſtyle une rapidité preſqu'égale à celle de la penſée; comment, par le choix des termes & par l'heureuſe combinaiſon des élémens dont il les compoſe, il parvient à transformer en vraies images les ſignes conventionels & arbitraires de la parole; comment enfin, ſoumis à un vers toujours de même meſure, il en varie les mouvemens, les ralentit, les ſuſpend, les précipite, conformément à la nature des choſes qu'il ſe propoſe de repréſenter.

Eſt-il obligé d'employer un terme

commun, une expreſſion vulgaire, un mot peu mélodieux, peu ſonore? par la manière dont il les place, par les épithètes dont il les environne, tout devient harmonieux, tout prend le caractère de l'élégance & de la nobleſſe; ainſi, pour me ſervir d'une comparaiſon priſe dans Homère même, lorſqu'Ulyſſe ſe préſente avec la figure d'un vieillard courbé ſous le poids des ans & flétri par la misère, Minerve, en le touchant, lui donne la fraîcheur de la jeuneſſe & la taille d'un demi-Dieu.

Ce ne fut qu'après avoir long-temps examiné toutes ces beautés & en avoir médité les principes & les effets, que Virgile en enrichit la Langue & la Poéſie Latine. Traducteurs d'Homère, regardez Virgile; comme lui, démêlez bien ce que les mœurs, les uſages, le génie de la Langue vous permettent d'adopter & vous commandent de rejetter: ſur-tout,

comme lui, pénétrez-vous de votre modèle jusqu'à ce que son ame se soit pour ainsi dire communiquée à la vôtre, jusqu'à ce qu'emporté de son enthousiasme, vous voyiez, vous sentiez la nature, comme il l'a sentie & vue lui-même; & la Langue & la Poésie Françoise vous devront des richesses, peut-être encore inconnues : car, qui oseroit affirmer que notre Langue soit parvenue à connoître toutes ses forces? Une traduction en vers du Poëme des Georgiques, avoit été jusqu'à présent regardé comme un ouvrage impossible, & notre Poésie ne nous avoit point encore offert ces particularités piquantes, ces détails heureux qui ne se montrent qu'aux yeux accoutumés à observer de près la nature, qui constituent la vérité de l'imitation, & qui font un des principaux charmes du Poëme des Saisons.

Voilà ce que s'est proposé l'Académie

Françoiſe en vous donnant Homère à traduire. Une multitude de vers ſans idées, ſans images, ſans mouvement, & qu'on prend pour de la Poéſie ; de la Proſe plate & rimée qu'on prend pour des vers ; les grands modèles abandonnés pour s'attacher à une nature meſquine, baſſe & dégoûtante ; des autels élevés à la barbarie au ſein de la capitale du monde littéraire : tout a dû déterminer l'Académie à ramener vos regards ſur un Poète grand avec ſimplicité, ſimple avec grandeur, & ſublime ſans efforts.

Fidelle aux principes qui l'ont toujours dirigée, vous la verrez compter avec complaiſance tous les pas que vous ferez vers la gloire, encourager les efforts heureux, appeller le vrai talent & repouſſer le mauvais goût ſans qu'elle daigne jamais s'occuper, moins encore s'offenſer, ni des murmures de la mé-

diocrité, ni des insultes de l'ignorance. Quelques jeunes gens de Clazomène salirent à Sparte les places où les Ephores siégeoient, & d'où partoient les Arrêts qui veilloient au maintien des loix; les Ephores ne se vengèrent que par ce décret qu'ils publièrent le lendemain : *Que l'indécence & la malhonnêteté soient permises aux Clazoméniens.*

Par feu M. l'Abbé ARNAULT, *de l'Académie Françoise.*

FIN.

TABLE

Des Matières contenues dans ce Volume.

De Feu M. l'Abbé ARNAUD, *de l'Acad. Franç.*
Portrait de Jules-César. page 89
Eloge d'Homère. 101
De Mademoiselle ARNOULT.
Réponse à Madame la Marquise de Bouf. 6
De Mlle AURORE, *de l'Acad. Royale de Musique.*
Vers à M. Charles qui avoit envoyé son Buste à l'Auteur. 57
De M. LE BAILLY.
Le Rat & le Mulot, Fable. 73
De Madame la Comtesse de Beauharnois.
Vers à M. le Duc de Nivernois. 79
De M. l'Abbé DE BOISMONT, *de l'Acad. Françoise.*
Vers à Monseigneur le Comte d'Artois. 82
De Madame la Marquise de Bouf.
Couplet. 5
De M. le Chevalier DE BOUF.
Son Ambassade, Chanson. 18
Couplet sur un Défi de rimer en Oncle. 15
Vers pour mettre au bas du Portrait du Prince Henry. 77
De Madame la Baronne DE BOURD.
Vers à Madame De ***, qui fit un Vœu pour avoir des Enfans. 53

De M. le Marquis DE CHAMPC.
Chanson sur les Dettes. page 25
De M. DAILLANT DE LA TOUCHE.
Portrait de l'Auteur. 75
De M. le Chevalier DE FLORIAN.
Romance, 63
Le Secret en Amour. 65
Vers à S. A. S. Madame la Princesse de Lamballe, en lui dédiant ses six Nouvelles. 74
A Vous, en adressant sa Comédie intitulée le Baiser. 76
De M. le Marquis DE G.
Couplets à Mme. De ***, le jour de sa Fête. 16
De feu M. DE LISLE, *Capitaine de Dragons.*
Chanson, à Madame la Princ. de Bea **. 13
Le Singe, Fable. 36
La Rose & l'Etourneau, à Madame la Princ. d'H. après sa petite Vérole, Fable. 38
Les Pigeons Ramiers, à Madame l'Abbesse de ***, Fable. 41
La Source & la Prairie, Fable. 70
De M. l'Abbé DE LILLE, *de l'Acad. Françoise.*
Vers à Madame Le Brun, de l'Académie Royale de Peinture. 67
De M. le Comte DE MONTAS.
Chanson sur la Coquetterie. 3
De M. le Comte DE MONTESQ.
Couplets à Madame la Maréchale de Lux..... 12
Bouts Rimés proposés par M. ***. 52

*De M. le Comte L. DE N***.*
Portrait de l'Indifférence, Chanson. page 1
Couplets à Madame De ***. 23
De M. OFFMAN.
La Rose & le Bouton, Fable. 47
La Nouveauté, Fable. 81
De M. PERÈS D'UXO.
Chanson sur les Amours de Mars & de Vénus. 7
De M. PONS.
Bon Mot attribué à Henri IV. 63
De M. DE RHULIERES.
Le Don du Contretems. 84
De M. LE ROY, Ancien Commissaire de la Marine.
Epître à M. de Rochefort. 59
De M. ROQUIL LIEUTAUD.
Un Baiser, ou la Rose. 55
*De M. le Comte DE SEG***.*
Epître à ma Moitié. 78
*De M. le Vicomte DE SEG***.*
Chanson sur l'Amitié. 27
De M. le Marquis DE THIARD.
Très-Humbles Remontrances *du Fidele Berger*, Confiseur, à M. le Vicomte de Seg***. 68
De M. DE VOLTAIRE.
Epître au Roi de Prusse. 31
Vers sur le Serin de Mlle de Richelieu. 33
Impromptu sur M. Turgot. *ibid.*
A M. l'Abbé de la Blétrie. 34
A M. De ***, Italien. *ibid.*
A une Dame dont le Mari étoit borgne. 36

ANONYMES.

Couplet pour Madame De ***. 11
Çà n'se fait pas sans malice, Chanson. 20
Envoi d'un Mouton de Normandie à Madame De... 24
Les Attributs de l'Amour, Stances. 46
Portrait d'Adine. 49
Vers récités à Madame la Présidente du Patty par ses Enfans, en lui présentant le Portrait de leur Pere. 66
Inscription mise au pied de la Pyramide de Neige élevée par le Peuple, l'Hyver dernier, à l'entrée du Cul-de-Sac du Coq. 70
Le Corbeau & l'Abeille, Fable. 77

Fin de la Table.

Fautes à Corriger.

Page iv, ligne 9, Juillet; *lisez* Juin.
Page 33, ligne première, Serein; *lisez* Serin.
Page 38, ligne 13. TOURTEREAU; *lisez* ETOURNEAU.
Pages 99 & 120, ARNAULT; *lisez* ARNAUD.
Page 122, ligne 27, Comte; *lisez* Marquis.

LISTE des principaux Ouvrages qui ont paru depuis le premier Janvier 1785.

ALMANACH des Muſes pour l'année 1785, chez Delalain.

Etrennes Lyriques, Anacréontiques pour l'Année 1785, chez le Rédacteur, rue des Nonaindieres.

Etrennes de Polymnie, ou Recueil de Chanſons au Bureau de la Bibliothèque des Théâtres.

Etrennes du Parnaſſe, chez le Rédacteur, rue Mêlée, N°. 13.

Almanach des Graces, par M. C.

Etrennes d'Apollon, par M. D.

Renaud, Poëme Héroïque, imité du Taſſe, par M. Menu de Chamorceau.

Œuvres complettes de Crébillon, nouvelle édition, Veuve Ducheſne, &c.

La Jéruſalem Delivrée, nouv. traduction, Hôtel de Thou.

L'Enfer, Poëme du Dante, traduction nouvelle, Chez Didot le Jeune, par M. de Rivarol.

Les Quatres Ages de l'Homme, Poëme, nouv. édit., chez Moutard, &c.

Hiſtoire intéreſſante d'un nouveau Voyage à la Lune. Imprimerie de M. Delormel.

Lettre écrite du Palais-Royal aux quatre Parties du Monde, chez Cailleau, rue Galande.

Les Dangers de la Sympathie, Lettres de Hen-

rietre de Belvel au Baron de Luzi, par M. Nougaret, chez Bastien, rue St-Hyacinthe.

Julie, ou le Triomphe de la Constance, Mémoires de Madame la Comtesse d'Ar, écrits par elle-même, chez Bastien.

Lettres Grecques, par le Rhéteur Alcéphron traduites en François, chez Nyon l'aîné.

Œuvres Morales de Plutarque, traduites par M. l'Abbé Ricard, Tome I & II, chez la Veuve Desaint.

Œuvres de V. J. Duval, chez Durand neveu, rue Galande.

Le Printems, Pastorale, imitée de l'Anglois, par un jeune Américain, chez Baudouin, au Palais-Royal.

Histoire de Charles de Ste-Maure, Marquis de Salle, Duc de Montausier, chez Guillot.

Fabliaux choisis, suivis de l'Histoire de Rosemonde, chez Prevost.

Pièces intéressantes & peu connues, pour servir à l'Histoire & à la Littérature, chez Prault.

Traduction Nouv. des Elégies de Sextes Aurélius Properce, Chevalier Romain, chez les Libraires de Nouveautés.

Les Dangers d'un premier Choix, ou Lettres de Laure à Emilie, par M. de la Dixmerie, Delalain le jeune.

Lettres d'un Cultivateur Américain, traduites de l'Anglois, chez Cuchet.

Essai sur les Connoissances de l'Homme, par un Solitaire, chez Grangé.

Le moyen de Plaire, par Mlle. . . . âgée de dit-huit ans, chez l'Auteur, Maison de Madame Détoile, rue St-Thomas du Louvre.

Les Voyages du Lord Henri, Histoire Angloise, chez Couturier.

Lorgnette Philosophique, Veuve Duchesne.

Lettres sur l'Egypte, par M. Savary, chez Onfroy.

Fabius & Caton, Fragment de l'Histoire Romaine, par Haller, traduit de l'Allemand, par M. Koening.

Voyage de Figaro en Espagne, chez Royer.

Etudes de la Nature, par J. B. de St-Pierre, chez Didot le jeune.

Essai de Géographie, de Politique & d'Histoire sur les Possessions de l'Empereur des Turcs, chez Nyon le jeune.

De l'Administration des Finances, par M. Neker.

Vie de l'Infant Dom Henri de Portugal, par M. l'Abbé de Cournand, chez Nyon le jeune.

Le zélé Compatriote, chez le même.

Nouveaux Mêlanges de Philosophie & Littérature, par M. Gin, chez Moutard, &c.

Les Œuvres d'Hésiode, trad. nouv. enrichie de Notes & du Combat d'Homère & d'Hésiode, par M. Gin.

Discours sur le Préjugé des Peines infamantes, Couronné à l'Acad. de Metz, par M. de la Cretelle.

Discours sur la Grandeur & l'Importance de la Révolution qui vient de s'opérer en Amérique, sujet proposé par les Jeux Floraux, par M. Deflandes.

Discours prononcés à l'Académie Françoise, à la Réception de M. l'Abbé Maury, le 27 Janvier 1785.

Le Vice ou la Foiblesse, ou Mémoires de deux Provinciales, 2 vol.

Les deux Mentors, traduits de l'Anglois.

Nouveau Robinson, à l'usage des Enfans.

Troisième Voyage de Cook.

Nouveau Supplément à la France Littéraire.

L'Homme de Lettres bon Citoyen.

Morceaux extraits de l'Histoire de Pline, par M. Gueroult, Professeur d'Eloquence.

Variétés Morales & Philosophiques, 2 vol.

Sermons du Pere Elisée, Prédic. du Roi, 4 v. in-12.

Le Jaloux, en cinq Actes en Vers, par M. Rochon.

La Femme Jalouse, en cinq Actes en Vers, par M. Desforges.

Les deux Freres, Com.

Alexis & Justine, Comédie Lyrique, par M. ***, Musique de M. de Zede.

Panurge dans l'Isle des Lanternes, Opéra Lyrique, par M. ***, Musique de Grétri.